

Je suis le bas de la route de Courboin

Vous avez vu mes caniveaux fait de pavés ? Ils proviennent certainement de la carrière de Blesmes. C'est en 1873 qu'ils furent posés, car l'hiver la route était couverte de glace.



Commençons par le n°1, plusieurs familles se sont succédées depuis ma construction. Je me souviens de M. et Mme Coluche, les parents de Bernadette Carré. Sa maman s'appelait Carrier et sa famille demeurait route nationale.

Au n°2, j'étais le presbytère. La commune m'avait acquis en 1868 aux époux Pougeois, lui était cordonnier. Pour couvrir les frais nécessaires à l'électrification du village, j'ai été vendu au colonel Léon Henry le 15 mai 1926 pour la somme de 17000 francs. Les anciens se souviennent des parents de Mme Henry, M et Mme Rigal qui m'auraient habité.

Mme Henry, ancienne infirmière militaire, en a piqué plus d'un dans le village, il y en a encore aujourd'hui que la simple vue d'une seringue effraie,

"Le père Parisot", dont le beau-père était berger à la ferme du Rocq, habitait au 5 de ma rue avant la famille Jobert. Il fut le premier possesseur d'un poste de télévision. Demandez donc à Jean-Claude Bracquemart ! il s'en souvient très bien.

Le jardin cultivé avec amour a remplacé les arbres.

La commune dépensa en 1889, la somme de 225 francs pour "la construction d'un petit lavoir" à l'angle de la rue des Petites Roinsettes.



C'est en 1934 qu'il fut couvert. Vous voyez sur la carte postale, Madame Servières, vêtue de noir, qui se promène accompagnée de Lucienne Chenu. Le baquet en bois garni de paille, le battoir, le savon et la brosse, visibles au premier plan, sont la panoplie indispensable de la lavandière à cette époque.

Le 7 de la route de Courboin est la maison de la famille Bénard depuis plusieurs générations. Abel Bénard maçon de son métier, né à Blesmes, tout comme son fils Lucien, est décédé à près de 100 ans.

La maison du n°9 a vu naître le maire du village, André Simon, le 27 août 1946. Elle a aussi abrité la famille Doulet. Claudine, l'épouse de Serge Daux était une Doulet, sa sœur Olga mariée Gource habita au 14 rue des roinsettes, leur frère Marcel est resté dans mes murs.

Le 11 route de Courboin était la maison de Roger Regnault, maire de 1966 à 1971. Auparavant c'était la demeure de l'abbé Tiburce Pin, curé de Blesmes, il fut le premier dans le village à être propriétaire d'une voiture. Il se séparait rarement de sa baguette de coudrier, car l'abbé Pin était réputé pour ses talents de sourcier.

Le n°12 a vu naître en 1899 celui qui deviendra le chanoine Fernand Bruneaux. Cette maison avait deux logements en location. L'un loué à Wilfrid Lancelle ancien garde champêtre, l'autre à M et Mme Colson, parents de tatie Yvonne Henry dite Tatie Colson. Elle est devenue ensuite propriété Bracquemart. Henri Bracquemart est arrivé à Blesmes en 1911 après avoir perdu sa maman,

Camille Berthemet qui était mariée à Léon Bracquemart de Troissy. Il est accueilli chez Angèle Bracquemart, (sœur de Léon Bracquemart) femme de Gustave Moreigneaux. Ce sont Madeleine Moreigneaux née Colson et nièce d'Henri Bracquemart et Jean Claude Bracquemart qui racontent leur histoire.

Cherchez bien, dans ma rue vous ne trouverez pas de n°13. Ceux qui ont numéroté mes maisons étaient-ils superstitieux ?

Le n°14 est l'ancienne ferme de M. et Mme Boileau. Avant de posséder un tracteur, Henri Boileau avait 3 chevaux. Il avait 6 vaches avec leurs veaux, des génisses et des bœufs. Mme Boileau élevait des cochons qu'elle vendait à M. Petit de Montmirail, son mari s'occupait des moutons. M. et Mme Boileau possédaient des pommiers pour faire le cidre et quelques ares de vignes. Ils firent leur vin jusqu'en 1970. Ils cultivaient 20 hectares et cessèrent leur activité à la retraite d'Henri Boileau en 1974.

Lucienne Boileau demeure toujours sur les lieux de la ferme, ainsi que sa petite-fille Isabelle, ses arrière-petites-filles, et sa fille Andrée dite "Dédée" mariée avec Gérard Fonte.

Jusque dans les années 1970, le distillateur ambulancier installait son alambic en dessous du lavoir, à côté du bâtiment de la pompe.

Il paraît que la "goutte" de Pierre Gallois était excellente, et que « l'on ne pouvait pas en dire autant de celle de tout le monde ».

Et voilà nous sommes arrivés place des Marronniers. Faisons une petite halte.

